

HWANG Sok-yong

*Toutes les choses
de notre vie*

**Roman traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet**

TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC L'AIDE
DE LA FONDATION DAESAN, SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Princesse Bari
Au soleil couchant
La Route de Sampo

Choi Mikyung est professeur à l'Ecole supérieure de traduction
et d'interprétation de l'université féminine Ewha, Séoul

Titre original : *Natikeun Sesang*

- © 2011, Hwang Sok-yong
- © 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française
- © 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Takeo Chikatsu

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1367-1

ISSN : 1251-6007

Le soleil se couchait à la lisière des champs de l'autre côté du fleuve. A peine avait-on détourné les yeux un instant que déjà son disque énorme, cercle parfait, s'échouait derrière l'horizon. Venu de la périphérie de la ville, le camion roulait maintenant sur la route à plusieurs voies qui longeait la berge : à l'approche du pont, il dut ralentir, s'arrêter ; il repartit et fut, peu après, pris dans un bouchon.

Debout, s'agrippant à un montant de la benne, l'enfant regardait droit devant lui par-dessus la cabine du conducteur. De son observatoire, il voyait aussi bien la rive que les alentours de la route. Il était monté dans le camion des éboueurs avec sa mère, là-bas, dans la banlieue est de la grande ville. Le poids lourd se remit en marche, avançant lentement, s'arrêtant et repartant, puis il quitta enfin la route par une bretelle longeant une toute petite rivière, pour s'engager sur un chemin non goudronné. L'obscurité avait gagné le ciel tout

en épargnant une bande au couchant où s'attardait un peu de la clarté du jour finissant. De l'autre côté de la rivière, plein nord, un petit village s'accrochait aux premières pentes d'une colline ; aux fenêtres filtraient de faibles lumières. De toutes ces maisons, songeait l'enfant, il y en avait une où, désormais, il vivrait avec sa mère.

Avec la nuit, cette berge bordée de hautes touffes de chiendent ployant sous le vent lui donnait l'impression d'aborder une contrée lointaine et étrangère. Bien que tous phares allumés, le camion tout entier disparaissait dans un nuage de poussière. Il s'engagea sur un autre versant que celui où l'enfant avait aperçu les lumières du village ; des sortes de graines voltigeant dans l'air venaient lui frapper le visage dans l'obscurité. Lui et sa mère n'étaient pas les seuls à être montés dans la benne : il y avait également là trois hommes et deux femmes qui avaient pris place sur les bords du tas d'ordures que le camion apportait des quartiers est. Assis sur des feuilles de plastique dont ils s'étaient enroulé les jambes et les fesses, ils s'agrippaient fermement aux ridelles. Jusque-là, personne n'avait été incommodé outre mesure par l'odeur des ordures, mais au fur et à mesure que le camion gravissait la pente, une puanteur infecte et inexplicable les agressait de plus en plus. Elle devint carrément suffocante quand le véhicule fit halte dans un espace ouvert ; c'était un remugle nauséabond, mixture de vidange de fosses septiques,

d'égouts, de restes de nourriture avariée, de sauce de soja mijotée ou brûlée, bref, une odeur insoutenable. Ce qui sans cesse venait se coller à leur visage dans l'obscurité, à leurs bras, à leurs vêtements, ce qui venait plaquer des ventouses froides et gluantes à leurs lèvres et leurs paupières, c'étaient des mouches.

Jamais l'enfant ne donnait son prénom. Et encore moins son nom de famille. Ceux qui allaient à l'école s'appelaient les uns les autres par leur nom complet, mais ça, c'était bon pour les petits du primaire. Lui, il avait quatorze ans – dans son quartier, il disait qu'il en avait seize. Un aîné lui ayant, un jour, demandé de lui faire voir ses poils, il lui avait cassé une dent d'un coup de boule. Bien entendu, il avait reçu la monnaie de sa pièce : un nez en sang et plusieurs côtes enfoncées ; pendant tout un mois, il avait ressenti une douleur sourde et comme des aiguilles dans les poumons à chaque inspiration. Mais l'essentiel était qu'il avait sauvé la face. Ses copains de la rue l'appelaient chacun par le nom qui lui plaisait : « Mante », « Echalas » ou encore « Gros-Yeux ». « Mante », c'est son maître en quatrième année qui lui avait donné ce nom – en laissant tomber « religieuse » –, allusion à ses longs membres et à sa vélocité ; « Echalas », il le devait à l'analogie de ses jambes et de son cou avec ceux de la cigogne ou de la grue, même si « Héron » ou « Grue »

auraient mieux convenu. Aucun de ces deux noms ne lui plaisait, il ne voulait entendre que « Gros-Yeux ». C'était celui que lui avait donné un policier du quartier où il habitait. Un jour qu'ils s'amusaient à briser les vitres du poste de police, la plupart des gamins s'étaient échappés sauf deux ou trois qui s'étaient laissé attraper. Le policier les avait fait agenouiller. « Toi, les gros yeux, là, lui avait-il lancé en lui donnant une dizaine de coups sur la tête avec ses dossiers, comment oses-tu me regarder comme ça ? Amène-moi ton père, p'tit voyou ! » Depuis ce jour, quand ses copains l'interpellaient par d'autres noms, il leur balançait des coups, mais lorsqu'ils l'appelaient « Gros-Yeux », il les ménageait ; et chaque fois qu'il abordait des jeunes de son âge, il se présentait sous ce nom. « Gros-Yeux », c'est un nom qu'il s'était choisi pour se distinguer, un nom qu'il avait gagné, comme les grands gagnent des étoiles à chacun de leur séjour en prison.

La scolarité de Gros-Yeux avait pris fin avec la cinquième année de l'école primaire. Sa mère gagnait sa vie comme vendeuse au marché. Tous deux demeuraient dans une pièce exiguë, dans un quartier pauvre accroché à la pente de la montagne. Cessant de passer son temps à glander avec les copains du coin, il avait fini par trouver un petit boulot dans une boutique de vêtements. Le magasin de vêtements se trouvait, comme il se doit, dans un immeuble correct le long de la

grand-rue, alors que l'atelier de confection croupissait dans une ruelle discrète à l'arrière. Le patron faisait travailler cinq ou six ouvrières sur des machines à coudre. Son travail à lui consistait à faire la navette entre l'atelier et le magasin pour livrer des vêtements prêts à porter à l'un ou les matériaux nécessaires à leur confection – coupons de tissu, bobines de fils et boutons – à l'autre. Un jour, à la nuit tombante, il était allé retrouver sa mère là où elle tenait son éventaire ; les autres femmes rangeaient le leur, nulle part il ne l'apercevait.

— Elle est où, ma mère ?

— Elle doit être en train de courir le guilledou, ha ! ha ! se moqua l'une d'elles.

Une autre ajouta :

— On dirait que ton père est revenu.

— Mon père ?

Le gamin courut jusqu'à la rue des gargotes indiquée par la dame. Ce n'est qu'après avoir scruté les restaurants des deux côtés de la venelle empestant les relents de poisson grillé et de soupe de boudin qu'il trouva sa mère, assise en face d'un inconnu. Comme celui-ci lui tournait le dos, il ne pouvait voir son visage. L'homme portait un blouson militaire et une casquette bleue. Gros-Yeux entra, hésitant, et sa mère lui fit signe d'approcher. Il découvrit alors le visage de ce soi-disant « père ». Quand, se tournant, l'homme tendit la main pour la lui passer dans les cheveux, le jeune garçon fit un pas en arrière. L'autre baissa le bras, gêné.

— Qu'est-ce que tu as grandi ! Pourtant, j'ai l'impression de t'avoir vu faire tes premiers pas hier ou avant-hier...

— Dis-lui bonjour. C'est un ami à ton père.

Gros-Yeux fit un vague mouvement de la tête avant d'aller s'asseoir à côté de sa mère. Maintenant, il pouvait scruter l'homme de face. Il avait de grands yeux écarquillés, et, avec son nez proéminent, il faisait assez bonne impression. Seulement, il avait une énorme tache bleue sous l'œil gauche, qui lui couvrait quasiment toute la joue. Où avait-il déjà vu une figure pareille ? Ah, oui ! Ashura, le baron au manteau vert et rouge : il a le visage moitié blanc, moitié bleu, et un gros menton. C'est le bras droit du grand boss, le docteur Hell. Ce malfrat se fait battre chaque fois par l'héroïque robot Mazinger Z, mais il n'en continue pas moins de fomenter des complots. L'envie de lui foncer dans le chou enflammait Gros-Yeux, il le toisait tout en concentrant ses forces dans ses poings.

— Même si c'est qu'une cabane, vous aurez un toit à vous, et pas de loyer à payer. Surtout, vous gagnerez trois fois ce que vous avez ici. Où trouver mieux comme boulot par les temps qui courent ?

L'homme discourait et la mère du gamin hochait la tête, le buste penché en avant, attentive à ce qu'il disait.

— Surtout que je ne sais pas quand son père va sortir... Puisque c'est vous qui me recommandez ce travail, j'ai rien à craindre.

En jetant un regard furtif au gamin qui, les deux poings sur la table, continuait de lui faire des yeux torves, l'homme demanda :

— Quel âge tu as ?

Devant sa mère, Gros-Yeux ne pouvait mentir : il préféra garder le silence, un silence pesant. C'est elle qui finit par répondre à sa place :

— Il a quatorze ans.

L'homme resta bouche bée, jouant exagérément la stupéfaction :

— Ça alors, quatorze ans et déjà si robuste ?

Contre son gré, Gros-Yeux murmura timidement :

— Mes copains, ils ont tous seize ans...

— Bien, bien, on dira que tu as terminé le collège. Bon, vous irez vous enregistrer, votre fils prendra part au tri mais seulement en deuxième ligne, et à vous deux vous gagnerez deux fois plus que les autres.

Rentrée à la maison, la mère était tout excitée, incapable de trouver le sommeil.

— Je me faisais un souci fou depuis que le propriétaire voulait récupérer la pièce qu'on occupe. Si on a un endroit où se loger, et si, en plus, on a du travail, je vais enfin pouvoir respirer !

Le père et la mère de Gros-Yeux avaient grandi ensemble à l'orphelinat. Lui avait quitté le premier l'établissement pour « faire sa vie » en allant de ville en ville. Il avait réussi à se faire embaucher dans « le corps des employés » de la mairie ; bien que ne disposant pas d'un entrepôt à lui, il était

devenu responsable d'un petit quartier. C'est alors qu'il était venu chercher celle qui deviendrait plus tard la mère de son fils. Ayant atteint l'âge de la majorité, elle était restée à l'orphelinat en tant qu'assistante, elle aidait à garder les enfants de moins de six ans. Son travail à lui consistait à récupérer des objets réformés. Certains, provenant de vols, étaient parfois d'assez bonne qualité. Il arrivait que les récupérateurs soient eux-mêmes pris pour des voleurs. Surtout quand la fréquence des vols, dans un quartier, augmentait. La police, alors, leur demandait de se présenter au poste, elle exigeait qu'un « chef de gang » accepte de se faire « épingler ». Ceux qui avaient déjà un casier judiciaire endossaient sans trop se faire prier la prétendue responsabilité des vols pour aller en prison. Et comme ils y avaient déjà touché, c'était plus facile, pour eux, d'aller démonter les portails métalliques des villas ou de voler des biens publics, du cuivre ou de l'aluminium. Ils partaient tout bonnement à la recherche d'objets à recycler, mais si, à certains indices, ils s'apercevaient que telle maison était vide, ils entraient par effraction pour la dévaliser.

Le père de Gros-Yeux avait disparu l'année où son fils avait quitté l'école. Il serait plus juste de dire que son fils avait été obligé de quitter l'école peu après la disparition de son père, pour cause de difficultés dans la situation familiale. La mère et l'enfant avaient attendu le père pendant près de

deux semaines en se disant qu'il avait dû se faire prendre dans un coup de filet. D'habitude, la police appelait les familles pour leur annoncer qu'un tel était incarcéré dans telle maison d'arrêt, mais cette fois-là, il n'y avait pas eu d'appel. Un jeune homme, employé dans le même service que le père, était venu voir la mère pour la mettre au courant. Son mari s'était fait ramasser, il avait été envoyé en rééducation. La rumeur disait que, depuis qu'un général s'était emparé du pouvoir, on attrapait ceux qui avaient un casier judiciaire, les voyous bien sûr, mais aussi les tatoués, bref tous ceux qui pouvaient inspirer un sentiment de crainte ou d'aversion à la population, quel que soit leur âge ; ils étaient regroupés dans des camps pour être rééduqués, pour faire d'eux des « hommes nouveaux ». Nombreuses étaient les personnes qui, portées disparues, étaient en réalité en rééducation dans des camps créés au sein d'unités de l'armée dans les régions. Chez Gros-Yeux, on ne menait pas la grande vie, mais on n'avait pas à s'inquiéter de savoir si on aurait de quoi manger le lendemain. Mais le père disparu, la mère avait dû se mettre à courir à droite à gauche pour faire bouillir la marmite. Quant à son fils, lorsqu'il était encore à l'école, il n'avait jamais hésité à jouer des poings et des pieds pour filer une raclée à ceux qui, dans le quartier, osaient le traiter de chenapan, de vaurien ou de gueux.

— Pas de temps à perdre, dépêchez-vous de descendre !

Tournant la tête, le conducteur venait de faire glisser la vitre derrière lui. Il pressait ses passagers de débarquer. Ceux-ci s'entraidèrent, faisant passer les bagages des uns et des autres. Une fois à terre, Gros-Yeux et sa mère récupérèrent un paquet de couvertures, un bac contenant leurs petites affaires et un sac en plastique. Le moteur grondait, crachant un nuage irrespirable de gaz d'échappement. Alors, les nouveaux arrivés virent apparaître... des astronautes : chaussés de bottes, ils portaient des casques de chantier avec une lampe frontale, semblables à ceux des mineurs ; ils avaient aussi d'énormes gants de caoutchouc et un large masque devant la bouche. L'un d'eux s'approcha en retirant son masque : ni Gros-Yeux ni sa mère ne le reconnurent.

— C'est moi, allez, venez par là.

L'ayant identifié à sa voix, la mère entraîna son fils en lui prenant la main. Ashura jeta le paquet de couvertures sur une épaule, saisit le sac d'une main et se mit en route. Gros-Yeux et sa mère le suivirent en portant ensemble le bac contenant leurs petites affaires. En bas du versant où montaient les camions en ronflant et en soulevant une nuée de poussière, ils voyaient vaciller de modestes lueurs.

En s'approchant, ils se rendirent compte que chaque lumière correspondait à une cabane,

chacune d'apparence différente. Il y avait des tentes, des baraques montées grossièrement avec des restes de contreplaqué et couvertes d'une bâche en plastique. D'autres étaient faites d'un assemblage d'enseignes de magasins en plexiglas et de cartons. Elles s'égrenaient en enfilade le long du chemin, séparées par de petits intervalles permettant tout juste à une personne de passer. La lumière aux fenêtres attestait de la présence d'occupants. Ici et là, un espace plus large entrecoupait la suite des cabanes. Autour d'un feu où bouillait une soupe, des hommes buvaient du *makkolli* et du *soju*. Ashura leur présenta la mère de Gros-Yeux.

— Elle est comme ma sœur. Elle est enregistrée au bureau de l'administration, traitez-la bien.

— Allons bon, encore des bras en plus !

Ils parlaient entre eux sans prêter la moindre attention au garçon resté derrière eux. C'est l'homme qui soufflait sur le feu au-dessus duquel était suspendue leur soupe, qui avait grommelé en fronçant les sourcils. Ashura répliqua sur un ton sans appel qu'elle venait travailler ici en toute légitimité :

— Oui, on est en tout quarante-cinq personnes inscrites officiellement dans mon équipe.

— Chef, dans notre section, on a de quoi se faire du souci, le butin est de plus en plus maigre.

— Y a des hauts et des bas... Qui veut bien me donner un coup de main ? Après, je paie une tournée de *soju*. La cabane du plâtrier doit être vide...

— Ça date d'il y a déjà trois jours ! S'il y avait des choses qui pouvaient encore servir, elles doivent être parties depuis le temps !

La mère et son fils suivirent Ashura. Dans la cabane, en effet, il ne restait rien. Le linoléum avait disparu, seuls les cartons de dessous, ceux qui servaient de fondement, étaient encore là, saturés d'humidité. En les soulevant, l'un des deux hommes qui accompagnaient le chef, remarqua :

— Ça alors, ils ont laissé le polystyrène.

— On va récupérer tout ça et le mettre à côté de chez moi, ordonna Ashura.

— Le chef, chuchota l'un des deux hommes en gloussant, en bon veuf qu'il est, il veut pas laisser sa sœur trop loin de lui...

Ashura fit la sourde oreille. Il rassemblait quelques petites choses qui pouvaient être utiles.

— C'est bon. En moins d'une heure on aura mis de nouveaux cartons et du lino.

Gros-Yeux et sa mère suivirent Ashura jusqu'au bout du chemin, là où l'alignement des cabanes prenait fin. L'emplacement avait l'air bien, un peu à l'écart des autres cabanes, assez loin de la route empruntée par les camions. Les trois hommes allèrent chercher du matériel, de quoi monter une cabane. Pendant ce temps, Gros-Yeux et sa mère attendaient, assis sur leurs talons, à côté de chez Ashura, leurs modestes possessions entreposées près d'eux.

— Ben, je croyais qu'on allait s'installer dans un village, grommela le jeune garçon.

La mère répondit dans un soupir :

— Ici aussi, c'est un endroit où vivent des gens.

— Tu dis des gens..., répondit son fils, de mauvaise humeur, moi je vois que des montagnes d'ordures qui puent, et des mouches !

La mère répliqua sur un ton qu'elle aurait voulu enjoué :

— Ils disent que tout ça, ça devient de l'argent !

Le gosse ne voyait pas de quoi était composée cette montagne qui se dressait toute noire dans l'obscurité. Les trois gaillards réapparurent tirant un chariot débordant de matériaux divers, repêchés dans les ordures. Des rondins de différentes longueurs, des cageots du marché au poisson, du polyéthylène, des bâches réformées d'échoppes, des pièces de feutrine noire provenant de serres, des bouts de linoléum de toutes les couleurs... Et sans plus attendre, l'endroit se transforma en un chantier bruissant d'animation. Les habitants des cabanes voisines sortirent les uns après les autres pour donner un coup de main. Ashura dirigeait les travaux.

Ils coupèrent les rondins à la même longueur avant de les dresser pour en faire les montants de la cabane. Pour les murs, ils disposèrent de manière assez grossière des planchettes récupérées à l'aide d'un tire-clou dans des cageots de poissons. Ils doublèrent les planches de feuilles de

polyéthylène et de plaques de polystyrène, et clouèrent des cartons par-dessus. Sur le sol, ils étalèrent du plastique, du polystyrène et des cartons, puis déroulèrent du linoléum. Le toit fut fait de planchettes fixées sur des tasseaux de bois, recouvertes là aussi de polystyrène, de cartons, de feutrine et, pour finir, de linoléum sur lequel ils étendirent une bâche d'échoppe. Ainsi s'acheva la construction d'une cabane de douze mètres carrés. Elevée tout près de celle d'Ashura – on aurait même dit qu'à elles deux, elles formaient un seul et même logis –, elle semblait assez grande vue de face. Ashura fit naître la lumière à l'intérieur en allumant une bougie collée sur un galet plat. Quand la mère de Gros-Yeux se mit à frotter le sol à l'aide d'un vieux vêtement en guise de chiffon, le motif floral du linoléum parut presque somptueux à la lumière de la flamme.

— Oh, c'est magique ! s'exclama-t-elle à plusieurs reprises en regardant la pièce. Si en plus on avait un poêle à mazout, on pourrait se faire cuire du riz...

Ashura répliqua en balançant la tête (le clair-obscur rendait la tache bleue de sa joue encore plus visible) :

— Pas de souci, ce genre de choses, ça se trouve. Bon, maintenant, vous devez avoir faim... et envie de prendre un verre. Suivez-moi.

Ils parvinrent à un espace ouvert où un feu de bois était allumé. Ashura confia quelques billets à

l'un des hommes qui l'avaient aidé à monter la cabane.

— Va chercher des paquets de *ramen* et quelques bouteilles de *soju*.

Quelque chose de savoureux bouillait dans la casserole posée sur leur poêle de fortune, un bidon métallique coupé en deux.

— On va se mettre quoi, sous la dent, pour accompagner nos verres ? demanda Ashura.

Un homme avec un casque de chantier vissé sur la tête répondit :

— Ça ? C'est une soupe de cochonnaille. On a eu la main un peu lourde sur la poudre de piment, ça va être épicé...

Celui qui était parti faire des emplettes revint avec un sac en plastique. Ashura lui prit les paquets de *ramen*. D'un geste énergique, il déchira les emballages et versa la sauce en sachets dans la soupe. Alors qu'il s'apprêtait à y ajouter les nouilles instantanées, l'homme au casque le retint :

— Chef, ce sera pour après... on va d'abord manger les bons morceaux.

— Dis donc, ça se présente bien aujourd'hui ! On dirait du vrai jambon, ça vient de la Collective ?

— Ben oui, commenta l'un des hommes, il faut s'entraider. Chef, vous devriez passer chez les indépendants et obtenir, vous aussi, une concession comme ça.

— Tu sais combien il faut verser ? demanda l'homme au casque.

Ashura grommela :

— Nous, on n'a pas de piston, non plus.

— Dans la zone de la concession municipale, y a rien à bouffer. Les places en or, elles sont toutes prises par les indépendants.

Le casqué sortit de la poche de sa veste une cuillère tordue, il la frotta deux ou trois fois contre sa veste avant de la plonger dans la soupe pour la goûter.

— C'est bon, à se damner !

Ashura mit des morceaux de saucisse et de jambon et beaucoup de soupe dans une petite gamelle noire et cabossée qu'il tendit à la mère et à son fils.

— Vous, les nouveaux arrivés, vous êtes les hôtes du festin de ce soir, profitez-en !

La mère goûta timidement, puis elle dit à son fils d'une petite voix :

— On dirait vraiment de la « soupe bataillon », le ragoût de *kimchi* et de saucisse des rations militaires américaines.

Dès qu'il eut goûté un morceau de saucisse, Gros-Yeux disputa le reste à sa mère. Les hommes se firent servir du *soju* dans des pots de yaourts de récupération qu'ils avaient nettoyés et dont ils avaient découpé le col. Attirées par l'odeur du brouet, les mouches ne tardèrent pas à s'inviter. Impitoyables, elles mettaient à profit le court instant entre le moment où les baguettes tiraient un morceau de la soupe et celui où elles

s'approchaient des bouches, pour prendre position sur les aliments, n'en partant même pas quand les convives soufflaient dessus pour les chasser, et ne s'envolant qu'au tout dernier moment, quand les aliments touchaient le bout des langues.

— Fichez le camp, salopes ! Elles sont encore pleines de vie.

— En général, la nuit, elles sont moins teigneuses... C'est à cause du feu, sans doute.

— Ah là là ! je pensais plus les voir avec la fin de l'été, va falloir patienter encore, jusqu'à la fête des moissons !

— L'été, à force, on en bouffe bien une pleine gourde... c'est nourrissant !

Gros-Yeux, bien qu'il prît soin de les chasser, finit par en avaler une qui était tombée dans sa soupe. Il toussa, s'étrangla. Ashura proposa un peu plus de soupe à la mère, cette fois avec les nouilles bouillies. Puis, se tournant vers le garçon :

— Pour devenir un vrai travailleur, lui dit-il, faut apprendre à manger, à se débrouiller dans la vie !

*

Pendant que les adultes trinquaient en échangeant leurs verres, Gros-Yeux revint à la cabane nouvellement construite – sa mère était restée auprès d'Ashura pour en savoir un peu plus sur son nouvel emploi. Le garçon alluma la bougie puis s'étendit sur le linoléum reluisant de propreté.